Turin capitale, Turin provinciale : le milieu culturel turinois face au transfert de souveraineté

Jean-Daniel Olivieri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6855>

DOI : 10.4000/cdlm.6855

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2013

Pagination : 109-118

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jean-Daniel Olivieri, « Turin capitale, Turin provinciale : le milieu culturel turinois face au transfert de souveraineté », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 86 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6855> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6855>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Turin capitale, Turin provinciale : le milieu culturel turinois face au transfert de souveraineté

Jean-Daniel Olivieri

- 1 Au lendemain de l'Unité italienne, Turin a subi une situation de transfert de souveraineté, quand elle a été dépossédée de son statut de capitale¹. La ville a été le centre d'un mouvement politique dont le succès a déterminé une sorte de défaite pour la cité qui a perdu la primauté que son rôle aurait dû justement lui garantir.
- 2 Outre les répercussions économiques, le passage à un statut de ville provinciale met en crise l'image que la ville a d'elle-même. Pour surmonter ce traumatisme, se pose en amont du développement économique une question culturelle. La volonté de digérer idéologiquement le traumatisme du changement de statut a imposé un travail sur l'histoire de la ville et de l'Italie, afin de réinsérer cet événement difficile dans le cadre d'une téléologie positive.
- 3 Turin est à nouveau propulsée sur le devant de la scène nationale à la fin des années 1910, par des mouvements culturels en marge de la culture officielle : il s'agit de l'activité politique et journalistique de Gramsci et de Gobetti. Leur intervention culturelle est fondée sur une relecture sévèrement critique de l'histoire officielle du Risorgimento, et projette une transformation radicale de la société et de la politique. L'observation de Turin est à la base de leur réflexion : la ville, à laquelle ils attribuent un rôle de guide pour le reste de l'Italie, est à la fois environnement et objet de leur discours. S'il ne fait pas de doute que les actions de Gramsci et de Gobetti diffèrent profondément, c'est dans leur perception de la situation de Turin, utilisée comme clef de lecture de la période de l'Italie libérale, que ces deux expériences peuvent être le plus justement rapprochées.
- 4 Parler de Turin capitale et de Turin provinciale ne signifie donc pas commenter le passage linéaire d'un état à l'autre, mais un rapport dynamique. De 1864 à la première guerre mondiale, le milieu culturel travaille à opérer un amalgame entre la nostalgie pour le passé et une célébration de l'industrie et du progrès, le tout dans une

perspective politique modérée et réformiste. Les voix discordantes tendent à s'exclure d'elles-mêmes du débat public, comme les poètes crépusculaires, dont le refus qu'ils opposent à l'époque se manifeste par un repli sur l'intimité, le monde intérieur.

- 5 À partir et à cause du premier conflit mondial, la nouvelle identité de la ville comme capitale industrielle est bien établie, identité qui détermine la nouvelle vocation révolutionnaire de la ville : elle devient alors, grâce à l'action de Gramsci et de Gobetti, la capitale d'une contre-société, d'une autre Italie.

La ville qui travaille et qui pense

Le traumatisme de la perte de statut

- 6 La perte brutale de son statut a obligé Turin à élaborer une nouvelle identité, ce qui a déterminé sa vie culturelle. Quand le transfert de la capitale, annoncé dès 1861, a été réalisé en 1864, il s'est accompagné d'émeutes, qui ont eu pour effet de brouiller l'image de la ville berceau du Risorgimento. La réaction des Turinois est présentée comme un rejet de l'unité de l'Italie, comme une crispation de la ville sur ses privilèges. Le constitutionnel Pasquale Stanislao Mancini écrivait ainsi à l'issue de ces journées :

Céder aux violences turinoises signifierait sceller la pierre tombale de l'Unité italienne, étant désormais établi, depuis quelques jours, que ce que l'on croyait être le soutien le plus solide de cette unité s'est à présent révélé être son côté le plus faible. [...] Turin se trouve isolée. Voudra-t-elle perdre en un jour toute la gloire de l'abnégation et du sacrifice, en se montrant municipale et intéressée ?²

- 7 Côté turinois en revanche, la stratégie très discutable et la grande brutalité du maintien de l'ordre ont alimenté la thèse d'un plan préétabli³ visant à faire dégénérer les manifestations, dans le but de stigmatiser le municipalisme et le caractère antinational de la ville et de rendre irréversible le transfert de capitale.
- 8 Dès la fin de l'année 1861, la réalisation de projets monumentaux a cédé la place à une attention portée aux infrastructures nécessaires au développement industriel⁴. L'identité traditionnelle de Turin a subi une triple rupture, avec la perte de la fonction de capitale, du rapport privilégié avec la dynastie de Savoie et de l'appareil central d'État. La conviction que se produit une césure dramatique dans l'histoire de la ville se manifeste avec véhémence aussi bien dans les milieux cultivés que dans les classes moyennes et populaires, et s'ajoute à l'inquiétude créée par la menace ressentie sur les intérêts économiques et les emplois.
- 9 La ville traverse une période de crise de 1865 à 1869⁵, durant laquelle s'enracine profondément dans la conscience collective une nostalgie pour la capitale perdue. La chute brutale du nombre de réfugiés politiques, ainsi que le départ des parlementaires, a fait disparaître un stimulus important de la vie culturelle et des échanges d'idées. Turin s'emploie à surmonter cette crise par la transformation en cité industrielle, et la population urbaine repart à la hausse dès 1868⁶. Deux éléments manifestent clairement cette volonté d'élaboration d'une nouvelle image de la ville : les expositions et le projet d'un musée du Risorgimento.

L'image de la ville industrielle

- 10 Les expositions successives scandent les étapes de cette transformation. Ainsi, l'échec public et commercial de la première exposition nationale en 1871 a sanctionné le bilan globalement négatif des années 1860, tandis qu'à partir des années 1880 les expositions consacrent le redressement⁷.
- 11 L'élaboration de la nouvelle image de la ville est un élément de première importance. La création du stéréotype a précédé l'existence de la nouvelle Turin, dont les traits ont été dessinés *a priori* et non pas justifiés *a posteriori*. Cette opération commence en 1880, avec la publication du volume collectif *Torino*⁸, véritable manifeste idéologique de la nouvelle identité turinoise, en vue de l'exposition artistique nationale de 1884. Dans ce volume, l'essai d'Edmondo De Amicis « La città »⁹ décrit Turin comme la synthèse de la capitale du Risorgimento et de la ville de la production, du travail et de la science. Il réaffirme le caractère national de la ville en tant que creuset de l'Unité, et évoque le rajeunissement de la ville, la croissance urbaine, le fourmillement de l'activité industrielle et commerciale, pour finalement dépeindre une Turin du futur, avec 400 000 habitants, des faubourgs élargis, de nouveaux quartiers, anticipant ainsi d'une trentaine d'années l'évolution de la ville. Alberto Arnolfi, dans son tableau de la vie turinoise (« Vita torinese »¹⁰) observe comment la ville s'était dépouillée de ses anciennes prérogatives de capitale, pour réaliser un nouvel amalgame entre bourgeoisie et aristocratie en se fondant à la vie nationale, tandis que l'énorme accroissement de la population ouvrière en faisait un élément incontournable de la vie de Turin. La publication s'attachait à illustrer le dépassement de la crise de 1864 grâce à la croissance industrielle et commerciale. Carlo Anfosso, dans « Torino industriale »¹¹, décrit dans des termes quasi idylliques le climat de travail et de collaboration sociale entre entrepreneurs et ouvriers.
- 12 L'exposition de 1884 est le théâtre d'une recherche de consensus : elle se donne un rôle didactique de pacification sociale et constitue, sur le plan idéologique, une auto-célébration de la bourgeoisie par la mise en scène spectaculaire des prodiges de l'industrie. La bonne réception de ce message semble garantie par l'énorme succès public. Le mouvement de l'unité illustré et célébré présente une vision officielle et œcuménique, à la fois nationale et populaire, comme une synthèse heureuse et providentielle de l'initiative dynastique et de la volonté du peuple, dans un objectif d'exaltation de la concorde nationale.
- 13 À l'exposition de 1898, l'héritage du Risorgimento cède le devant de la scène à la nouvelle dimension industrielle avec une volonté d'exalter la coopération entre capital et travail, symbolisée par le choix du 1^{er} mai comme date d'inauguration. L'Exposition internationale des arts décoratifs de 1902 veut marquer la centralité de Turin dans le domaine des arts appliqués en Italie¹². Le renouveau artistique de Turin est lié à un débat actif dans le milieu intellectuel et universitaire sur la fonction politique et la signification pédagogique de l'art, sur sa capacité à englober et interpréter une exigence sociale. Enfin, la célébration en mars 1911 de la grande Exposition universelle coïncide avec le cinquantenaire de l'Unité italienne et correspond vraiment à la fin du deuil après la perte du rang de capitale. Le domaine industriel de la métallurgie, où Turin se situe à l'avant-garde, est particulièrement mis en valeur¹³.
- 14 Le second volet de cette opération idéologique vise à renforcer le sentiment national tout en exaltant le rôle de Turin. Cela s'exprime par la décoration urbaine

monumentale, qui oriente le message dont elle est par nature porteuse, dans le sens d'une célébration de la maison de Savoie, de l'identité nationale et du rôle de la ville¹⁴. Ce musée en plein air qui investit les places témoigne de la contribution de la culture artistique à l'organisation du consensus patriotique, et au renforcement de l'identité de la ville.

- 15 La création d'un musée du Risorgimento est l'autre élément fondamental. Trois exigences fondamentales président à ce projet : la fonction éducatrice dans le sens de la primauté dynastique et piémontaise, le positionnement idéologique de conciliation, le troisième aspect étant l'unification des deux précédents avec l'identité de la ville. L'idée, formulée en 1869, commence à prendre corps en 1878. Le choix, suggéré par Tommaso Villa¹⁵, de placer le futur musée dans la Mole Antonelliana permet d'unifier deux stéréotypes forts, l'identification de Turin avec le Risorgimento, et l'identification de la Mole à la modernité entendue comme synthèse de l'art et de la science¹⁶. Ce musée invente un symbole pour la ville moderne de la science et du travail sans se couper du culte patriotique.
- 16 Le transfert de capitale a causé une période de déclin de la vie culturelle, car il a désarticulé le rapport entre les institutions civiles et militaires, les universités et les sociétés scientifiques, qui constituait jusqu'alors un des points forts de la culture scientifique piémontaise. Avec la transformation économique, Turin s'est ensuite présentée comme la ville « qui travaille et qui pense »¹⁷, qui imbrique travail et culture dans une perspective de paix sociale. Dans un contexte d'accroissement des tensions produites par l'industrialisation, la culture se donne pour mission de garantir l'équilibre, en offrant une éducation aux masses pour les détourner de la contestation populiste, tout en donnant une culture moderne et capitaliste aux classes moyennes pour mieux orienter leurs intérêts vers l'enrichissement.
- 17 Au début du xx^e siècle, la domination de la culture positiviste influence la vie citadine¹⁸. Elle se donne comme objectif d'organiser et de contrôler l'ordre social, elle légitime les transformations à l'œuvre, et établit durablement le stéréotype d'un développement guidé par la science et l'industrialisation. Le monde intellectuel et universitaire turinois se caractérise par une ouverture à la question sociale, conçue non pas comme une lutte des classes, mais comme le point de convergence entre utopie scientifique et socialisme de principe, permettant de résoudre les problèmes sociaux. Une personnalité éminente et influente de cette époque est Arturo Graf, avec son important *Giornale Storico della Letteratura Italiana* ¹⁹. Le « socialisme des professeurs »²⁰, qui désigne cette tension civile qui donne aux recherches, directement ou indirectement, un caractère social, joue un rôle important de 1890 à 1910 : ce phénomène est profondément imprégné de positivisme et de tradition paternaliste philanthropique²¹.

La capitale d'une autre Italie

À l'ombre de la Mole

- 18 Dans les années 1910, les certitudes positivistes déclinent, mais l'attitude portée sur l'étude, sur la méthode et la rigueur intellectuelle ne disparaissent pas dans le milieu turinois. La génération de Gramsci alors en cours de formation à l'université (1911-1915), suivie par celle de Gobetti, se préparait à s'approprier cette identité intellectuelle. Ces générations se manifestent au grand jour après la première guerre

mondiale. Gramsci est marqué par l'enseignement reçu à l'université de Turin²², et l'expérience de l'usine et de la classe ouvrière. Gobetti de son côté souligne sa parenté culturelle avec Gramsci lorsqu'il range parmi les principaux maîtres de Gramsci, à côté des théoriciens révolutionnaires, des penseurs libéraux comme Salvemini, Einaudi, Mosca et Fortunato, ce qui revient à dire que les maîtres de Gramsci et les siens étaient les mêmes²³. L'université de Turin joue alors un rôle central sur la scène italienne, caractérisée par l'osmose entre la vie académique et la vie civile, au travers des fonctions politiques exercées directement par bon nombre d'enseignants et par leur participation à la vie civique. Gaetano Mosca, Francesco Ruffini, Luigi Einaudi sont en effet des éditorialistes reconnus qui interviennent dans les principaux quotidiens et qui sont destinés à la charge prestigieuse de sénateurs du royaume.

- 19 Le développement de Turin dans les quinze premières années du siècle est fondé sur l'industrie mécanique. L'univers de plus en plus présent de l'usine a des conséquences sur les rapports sociaux, en donnant au prolétariat une place toujours plus importante dans la société turinoise²⁴. L'affirmation d'une nouvelle génération d'entrepreneurs et d'un mouvement ouvrier joue un rôle décisif dans l'affirmation de la ville industrielle, ce qui donne à Turin une place particulière dans la modernisation de l'Italie. Turin des années 1919-1920, marquée par les grèves et l'occupation des usines²⁵, constitue le point de contact entre Gramsci et Gobetti : Gobetti fonde en novembre 1918 *Energie Nove*, tandis que paraît en 1919 *L'Ordine Nuovo* de Gramsci²⁶. Certaines affinités éthiques rapprochent leurs démarches intellectuelles. L'indifférence est fermement rejetée, au nom de l'importance décisive de la lutte politique, conduite également avec les armes de la culture. Ce principe, qui sert de devise à la *Città Futura*²⁷ de Gramsci, est partagé et formulé dans des termes quasi identiques par Gobetti. Leurs finalités politiques divergent, mais leur conception et leur pratique du journalisme, notamment l'attention portée à la culture, les rapprochent et participent, sans doute, de la décision de Gramsci d'engager le libéral Gobetti pour tenir la rubrique de critique théâtrale de *L'Ordine Nuovo* en janvier 1921.
- 20 Gramsci définit la culture comme organisation et discipline intérieure, permettant l'accès à une conscience supérieure grâce à laquelle chacun parvient à comprendre sa fonction historique, à prendre conscience de ses droits et de ses devoirs. Cette conception guide sa pratique du journalisme, qui se distingue de la tradition socialiste orientée vers la propagande. L'idée directrice de *L'Ordine Nuovo* est de construire la culture du prolétariat pour en faire la base d'une conscience révolutionnaire. Cela suppose l'acquisition d'instruments généraux, l'intégration des traditions culturelles, notamment de l'ensemble des manifestations scientifiques, artistiques et littéraires de la civilisation bourgeoise. De même, au moment où il crée *Energie Nove*, Gobetti se pose la question de la préparation de la jeune génération afin de renouveler la vie du pays et de l'État. La pensée et l'action de Gobetti évoluent au contact de la réalité turinoise : « Je dois mon renouveau [...] au mouvement des communistes turinois [...], et d'autre part à mes études sur le Risorgimento et la Révolution russe... »²⁸.
- 21 L'expérience de la question sociale permet à Gobetti d'élargir sa problématique politique et culturelle en lui faisant percevoir la nécessité d'une collaboration entre le prolétariat et les avant-gardes progressistes de la culture bourgeoise. Les revues de Gramsci et Gobetti s'affirment comme les modèles d'un nouveau journalisme d'opinion, et Turin leur sert de référence pour se livrer à une critique politique et culturelle de l'Italie issue du Risorgimento.

La Pietrograd italienne, centre d'un nouveau Risorgimento

- 22 L'environnement culturel des revues de Gramsci et de Gobetti n'est pas l'héritier des revues florentines littéraires et humanistes, associées à une civilisation de cafés littéraires et de bibliothèques. Turin, qui n'a jamais été une ville hébergeant les grandes traditions littéraires²⁹, est très différente de Florence, dominée par la bourgeoisie littéraire et artistique et par les professions libérales. Cette différence ne rend que plus significatif le déplacement du centre du débat politique et culturel de Florence à Turin au début des années 1920 car elle met en jeu des projets de développement du pays s'excluant l'un l'autre. Un lien étroit entre politique et littérature était établi de longue date à Turin, si bien que l'action des groupes intellectuels peut apparaître comme la continuation d'une tradition d'implication politique. Mais on peut voir dans les revues de Gobetti et dans *L'Ordine Nuovo* une nouveauté par rapport à l'histoire de la culture militante en Italie, en raison de la perspective radicale et contestataire dans laquelle cet héritage est réinvesti.
- 23 Gramsci dénonce la fausse culture du milieu bourgeois turinois³⁰ et s'en prend avec force aux nationalistes³¹. Il polémique contre le réformisme, dont l'expression culturelle est l'université populaire et la culture au rabais dispensée aux classes populaires. À partir de sa conception de la culture comme préparation spirituelle et prise de conscience, il définit les conditions d'une action prolétaire³². Sa réflexion sur la culture prolétaire s'alimente de son observation de détails de la vie de Turin, des cafés de Piazza Castello, des journaux.
- 24 Début 1922, Gobetti crée *Rivoluzione Liberale* avec la volonté de clarifier les équivoques d'un milieu intellectuel qui prétend corriger ou refaire le monde abstraitement, sans se mélanger et sans se compromettre, c'est-à-dire sans le connaître véritablement. Gobetti a fait de la réalité politique le point de départ de son discours, et lorsque le fascisme a rendu impossible toute résistance déclarée, il a fondé sa dernière revue, *Il Baretti*, pour faire de la culture historico-littéraire le fondement d'une critique politique et d'une action à venir : il en appelle alors à une ouverture sur l'Europe et rejette le provincialisme de la culture italienne, car pour lui le pays entier est provincial.
- 25 L'appartenance piémontaise a pour Gobetti une valeur de protestation contre l'État centralisateur et ses mœurs politiques corrompues. La dénonciation des tares de l'Italie s'accompagne de l'affirmation d'une nouvelle primauté, morale et politique, de Turin. Gobetti déclare : « L'industrie moderne par excellence, l'industrie modèle se développait dans la ville et créait une nouvelle psychologie du citoyen. Turin est devenue, au cours des années de la guerre, la ville industrielle par excellence »³³. Gramsci livre une interprétation semblable et constate que la société, plus que partout ailleurs, y est clairement divisée en deux groupes : une bourgeoisie capitaliste audacieuse, puissante, sans préjugés ni scrupules, et une classe ouvrière avec un mouvement socialiste complexe, varié. La ville de Turin est une « ville de province »³⁴, mais son provincialisme signifie alors le sérieux et la rigueur du prolétariat organisé, faisant face à une bourgeoisie tout aussi organisée. La conflictualité sociale se fait de plus en plus forte après la première guerre mondiale³⁵, et c'est à Turin que cette opposition se transfère le plus nettement du plan économique au plan politique. Le caractère ouvertement politique des conseils d'usine en fait un des aspects centraux de stratégie de Gramsci et de *L'Ordine Nuovo*. Le contrôle ouvrier doit en effet démontrer la

capacité du prolétariat à constituer une classe dirigeante, en se substituant à la propriété capitaliste aussi bien sur le plan symbolique et politique que sur le plan concret et gestionnaire. La vision de Gramsci est empreinte d'un certain torino-centrisme, qui l'amène à surévaluer les possibilités d'une révolution en Italie³⁶.

- 26 Gobetti souligne que « le plus bel exemple d'unité syndicale spontanée a été donné à Turin dans les années 1919-1920 »³⁷. Son admiration pour le mouvement ouvrier turinois est avant tout motivée par la dimension héroïque³⁸ qu'il lui attribue. Il veut y voir un ferment de libéralisme, car le libéralisme est pour lui une aspiration toujours à satisfaire, qui ne trouve pas son achèvement dans le laisser-faire économique, pas plus qu'il ne trouve son incarnation dans la bourgeoisie. L'atmosphère de Turin est fondamentale pour Gobetti, tout comme la référence au Piémont, qu'il associe à sa féroce intransigeance envers lui-même, à cette mentalité « protestante » qu'il revendique. Gobetti relie dans une même interprétation la morale prônée par Luther et Calvin, l'essor industriel et social impulsé par le capitalisme, et l'éthique libérale³⁹. Il oppose la modernité turinoise à l'archaïsme méridional :

[...] le Nord moderne d'un côté, décidé à se doter d'une économie européenne, tirant derrière lui, qu'il le veuille ou non, l'Italie moyenâgeuse : Turin devenait à nouveau, avec les ateliers de Fiat-centro, la capitale naturelle d'une Italie désunie. De l'autre côté le Sud petit-bourgeois qui nourrit la bureaucratie romaine. [...] Turin est encore une fois victime du mythe unitaire⁴⁰.

- 27 Pour Gobetti, Turin doit, comme lors du Risorgimento, imposer sa réalité au reste de l'Italie : « Face à une Italie indifférente [...] il semble qu'il incombe à nouveau à Turin la mission de reconquérir la péninsule »⁴¹. Cette primauté morale fait de la ville de Turin et de sa classe ouvrière le fer de lance de la lutte contre le fascisme. Au moment où le fascisme confronte la société italienne à une exigence de prise de responsabilité, Gobetti remarque que, face à cet impératif, les différentes classes n'ont pas toutes une réaction à la hauteur des circonstances⁴². Gobetti présente la solidarité avec le mouvement ouvrier comme la seule manière de constituer une opposition efficace au fascisme. La lutte antifasciste devait constituer l'épreuve décisive et le point de départ d'une nouvelle éducation civile des Italiens, si bien que Turin aurait été à l'origine d'une sorte de nouveau Risorgimento.
- 28 Turin provinciale, devenue capitale industrielle, a représenté un carrefour d'expériences politiques intenses, mais sa grande avance par rapport au reste de l'Italie s'est traduite par l'isolement et la défaite du mouvement turinois. Le régime fasciste instaure ensuite un conformisme croissant. Toutefois, le climat particulier que Gramsci avait créé par son action culturelle et politique survivra à son passage à Turin, et Gobetti inspirera, jusqu'à la libération, la création de groupes intellectuels désireux de perpétuer une tradition de culture exigeante et d'intransigeance politique. Ainsi, la plus grande nouveauté culturelle des années Trente à Turin est le développement du groupe, marqué par la mémoire de Gobetti, qui se réunit autour de la maison d'édition de Giulio Einaudi. Les éditions Einaudi permettront à la ville, qui n'est plus capitale, de rompre la gangue du provincialisme, de briser les barrières étroites de la petite patrie.

NOTES

1. . En vertu de la Convention de septembre, signée le 15 septembre 1864, entre le gouvernement italien et Napoléon III. Voir Ernesto Ragionieri, *Storia d'Italia dall'Unità ad oggi*, vol. III, *La storia politica e sociale*, Turin, Einaudi, 1976.
2. . Voir Grazia Pierantonio Mancini, « Impressioni e ricordi. Giornale di una giovinetta (1856-1864), Nuova Antologia di Lettere, Scienze e Arti », CXXX (1907), n° 856, p. 593, lettre de Pasquale Stanislas Mancini à son épouse Laura Beatrice Mancini, 22 septembre 1864.
3. . Plan dont les principaux artisans auraient été le président du conseil Marco Minghetti, de Bologne, le Florentin Ubaldo Peruzzi, ministre de l'Intérieur, et le Napolitain d'adoption Silvio Spaventa, secrétaire général du ministre de l'Intérieur. Voir Umberto Levra, *Storia di Torino, VII. Da capitale politica a capitale industriale*, Turin, Einaudi, 2001.
4. . Vincenzo Comoli Mandracci, « Dalla città preunitaria alla prima industrializzazione », dans *Torino città viva. Da capitale a metropoli 1880-1980*, I, Turin, Centro Studi Piemontesi, 1980.
5. . Voir Valerio Castronovo, *Storia d'Italia dall'Unità ad oggi*, vol. I, *La storia economica*, Turin, Einaudi, 1975, p. 72-98.
6. . Voir Giuseppe Mela, *La popolazione di Torino e del Piemonte nel secolo XIX*, Turin, Comitato di Torino dell'Istituto per la Storia del Risorgimento Italiano, 1961, p. 180-183.
7. . Voir Valerio Castronovo, *Economia e società in Piemonte dall'Unità al 1914*, Milan, Banca commerciale italiana, 1969.
8. . *Torino 1880*, Turin, Bottega d'Erasmus, 1978.
9. . *Ibid.*, p. 26-56.
10. . *Ibid.*, p. 207-221.
11. . *Ibid.*, p. 791-837.
12. . Maria Mimita Lamberti, « L'arte nuova », dans *Storia di Torino*, vol. VII, *op. cit.*, p. 619-640.
13. . Mario Abrate, « Una interpretazione dello sviluppo industriale torinese », dans *Torino città viva*, *op. cit.*, p. 168.
14. . Daniele Lanzaro, *La città delle statue. Figure di pietra sulla scena di Torino*, Milan, Edizioni del Capricorno, 1992 ; Barbara Cinelli (dir.), *Cittadini di pietra. La storia di Torino nei suoi monumenti*, Turin, Città di Torino / Assessorato ai Servizi demografici, 1992.
15. . Silvano Montaldo, *Patria e affari. Tommaso Villa e la costruzione del consenso tra Unità e grande guerra*, Turin, Comitato di Torino per la Storia del Risorgimento Italiano, 1999.
16. . Franco Rosso, *Alessandro Antonelli e la Mole di Torino*, Turin, Stampatori, 1977.
17. . Selon la formule de Vittorio Bersezio (Peveragno 1828 - Turin 1900). Fondateur de nombreux journaux piémontais (*Espero*, *Gazzetta piemontese*, *Gazzetta letteraria*, etc.), il a dirigé la partie littéraire de la *Gazzetta ufficiale*. Auteur de nombreux drames historiques, comédies, romans et nouvelles, il est l'intellectuel le plus en vue de l'époque à Turin.
18. . Emilio Papa (dir.), *Il positivismo e la cultura italiana*, Milan, Angeli, 1985, p. 13.
19. . Giancarlo Bergami, *Da Graf a Gobetti, cinquant'anni di cultura militante a Torino*, Turin, Centro Studi Piemontesi, 1980.
20. . Francesco Traniello (dir.), *L'università di Torino : profilo storico e istituzionale*, Turin, Pluriverso, 1993.
21. . Giovanna Farrell-Vinay, *Povertà e politica nell'Ottocento : Le opere pie nello Stato liberale*, Turin, Scriptorium, 1997, p. 265-310.
22. . Quand Gobetti évoque la pensée de Gramsci, il met en avant l'importance de son expérience à l'université de Turin : « Il faut penser à l'ensemble de sa formation spirituelle au cours des années d'université à Turin », « Uomini e idee : Gramsci », *Rivoluzione Liberale*, III, n° 17, 1924, p. 66.

23. . Gobetti marque le début de la lignée des élèves de Gioele Solari à la faculté de droit, dans laquelle enseignent également Einaudi, Ruffini, Mosca. Voir Norberto Bobbio, *Profilo ideologico del Novecento*, Milan, Garzanti, 1990.
24. . Marco Scavino, *Con la penna e con la lima. Operai e intellettuali nella nascita del socialismo torinese (1889-1893)*, Turin, Paravia, 1999, p. 16 ; Daniele Jalla et Stefano Musso, *Territorio, fabbrica e cultura operaia a Torino (1900-1940)*, Cuneo, Regione Piemonte, 1981, p. 17.
25. . Paolo Spriano, *Storia di Torino operaia e socialista*, Turin, Einaudi, 1972 ; id., *L'occupazione delle fabbriche*, Turin, Einaudi, 1964.
26. . Hebdomadaire, devient un quotidien en 1921. Voir Valerio Castronovo, *La stampa italiana nell'età liberale*, Bari, Laterza, 1979.
27. . Parution unique du 11 février 1917 entièrement pensée et écrite par Gramsci. Voir Angelo D'Orsi (dir.), *La nostra città futura*, Rome, Carocci, 2004, et id., *La cultura a Torino tra le due guerre*, Turin, Einaudi, 2000.
28. . Piero Gobetti, « I miei conti con l'idealismo attuale », *Rivoluzione Liberale*, II, n° 2, 1923, p. 5.
29. . Les difficultés rencontrées à Turin par des auteurs comme Gozzano, De Amicis, Salgari, qui obtiennent gloire et popularité, mais seulement avec des éditeurs étrangers à la ville (*I colloqui* de Gozzano sont publiés en 1911 à Milan, par Treves ; il en va de même pour De Amicis), montrent que le marché culturel turinois n'est pas encore développé, surtout en direction des œuvres de fiction et de divertissement. Voir Angelo D'Orsi, *La nostra città futura*, op. cit.
30. . Gramsci ironise à l'égard du « public cultivé turinois », qui a réservé un bon accueil à un ouvrage de Francesco Ruffini sur Camillo Cavour, dont il s'attache au contraire à dénoncer les insuffisances. Gramsci s'attaque principalement à la notion de « principe des nationalités » telle qu'elle est abordée par Ruffini, lequel méconnaît qu'il s'agit d'un principe moteur de l'évolution européenne du XIX^e siècle, alors que ce principe est lié « au fait qu'un peuple ait démontré par son action qu'un certain ordre des choses peut être remplacé », Ruffini ne voit en ce principe qu'un fondement du droit international.
31. . Dans l'article : « Da De Sanctis a...Cian » (*Avanti !*, 18 janvier 1916) Gramsci attaque le nationalisme de Cian, qui veut faire adopter par l'université de Turin un ordre du jour qui exclurait les professeurs étrangers. Il rappelle l'envergure culturelle et l'action à l'université de Turin de De Sanctis, qui refusait l'idée que la science puisse être liée à une quelconque appartenance nationale.
32. . Dans l'article « Capodanno » (*Avanti !*, 1^{er} janvier 1916) Gramsci dénonce la fossilisation de l'histoire produite par la célébration de dates fixes, de lieux morts de la conscience universelle. En ce sens, le socialisme doit instaurer un ordre dans lequel ces dates seront rejetées et remplacées par d'autres, en cohérence avec les objectifs historiques du prolétariat.
33. . Piero Gobetti, « Storia dei comunisti torinesi scritta da un liberale », *Rivoluzione Liberale*, I, n° 7, 1922, p. 25-27.
34. . Antonio Gramsci, « Torino città di provincia », *Avanti !*, 17 août 1918, p. 255-258.
35. . Voir Nicola Tranfaglia, *Dallo stato liberale al regime fascista. Problemi e ricerche*, Milan, Feltrinelli, 1973.
36. . Voir Aurelio Lepre et Silvio Levrero, *La formazione del partito comunista d'Italia*, Rome, Editori Riuniti, 1971.
37. . Piero Gobetti, « Unificazione sindacale e corporativa », *Rivoluzione Liberale*, II, n° 5, 1923, p. 20.
38. . Le mouvement des conseils d'usine à Turin suscite l'enthousiasme de Gobetti et de ses amis : « Finalement nous avons des héros. Ce sont les ouvriers qui ont pris les usines et les font fonctionner – sinon tous, du moins cette minorité active et courageuse qui est à la tête et imprime à l'histoire de nouvelles caractéristiques vitales, et eux seuls peuvent nous donner ce que personne d'autre ne peut nous donner. [...] Nous devons les soutenir ». Lettre de Carlo Levi à

Sapegno, 9 septembre 1920, dans *Le più forti amicizie. Carteggio 1918-1930*, Turin, Nino Aragno Editore, 2005, p. 34.

39. . Piero Gobetti, « Il nostro protestantismo », *Rivoluzione Liberale*, IV, n° 17, 17 mai 1925, p. 83 : « Le capitalisme naît de cette révolution individualiste des consciences éduquées à la responsabilité personnelle, au goût pour la propriété, à la chaleur de la dignité. En ce sens l'esprit des démocraties protestantes est identique à la morale libérale du capitalisme et à la passion libertaire des masses ».

40. . Piero Gobetti, « Note di politica interna », *Rivoluzione Liberale*, I, n° 23, 1922, p. 86.

41. . Piero Gobetti, « Storia dei comunisti torinesi scritta da un liberale », art. cit., p. 25-26.

42. . Piero Gobetti, « Lettera a Parigi », *La rivoluzione liberale*, IV, n° 37, 18 octobre 1925, p. 151 : « Il existe en Italie, au Nord, plus précisément dans le triangle Gênes-Turin-Milan un prolétariat moderne [...] qui ne fuit pas ses responsabilités. » ; *id.*, « Lealtà tra oppositori », *La Rivoluzione Liberale*, IV, n° 25, 21 juin 1925, p. 104 : « ...la lutte antifasciste s'identifie avec le prolétariat ».

RÉSUMÉS

Cet article étudie la manière dont les intellectuels et le milieu culturel turinois ont réagi après l'Unité italienne au déplacement du centre de gravité politique en direction de Rome, par lequel la ville de Turin s'est trouvée dépossédée de son rôle de capitale. Tout d'abord, ils ont contribué à surmonter ce traumatisme en construisant une nouvelle identité à la ville à la fin du XIX^e siècle. Cette réflexion culturelle et politique sur la situation de la ville s'oriente ensuite vers une relecture critique du *Risorgimento* et une contestation sociale et politique de l'Italie issue de l'Unité. Après la première guerre mondiale, Turin devient alors, avec les progrès du socialisme et les expériences de gestion directe de la production, le foyer de projets de contre-société ainsi que le centre d'une contestation culturelle, dont une des thématiques principales est le rejet du provincialisme culturel et de l'archaïsme politique de l'Italie. Ces revendications sont également une manière de réclamer à nouveau pour la ville le rôle moteur qui lui revient, pour mener une sorte nouveau *Risorgimento* et s'opposer au fascisme.

INDEX

Mots-clés : Turin, Risorgimento, histoire culturelle, socialisme, fascisme, Gobetti, Gramsci

Keywords : This paper analyzes how intellectuals and cultural figures in Turin after the unification of Italy reacted to the political and institutional processes by which their city was dispossessed of its former status as capital. They overcame the trauma by const, which suggests a new, critical reading of the Risorgimento and the social and political responses to the newly united Italy. After World War I, as socialism and direct-action industrial experiences became more important, Turin became a center of cultural contestation, one of whose principal themes was the rejection of provincial culture and the archaic politics of Italy. These demands were a way of reclaiming the city's rightful place and of leading a new, anti-fascist Risorgimento.

AUTEUR

JEAN-DANIEL OLIVIERI

Chercheur associé à l'équipe ERLIS (EA 4254) de l'université de Caen, il est professeur agrégé d'italien en classes préparatoires aux grandes écoles. Auteur d'une thèse intitulée « Il Baretto (1924-1928), situations et thématiques. Études croisées », il est qualifié aux fonctions de maître de conférences en sections 14 (études romanes) et 22 (histoire contemporaine). Spécialiste de civilisation italienne contemporaine, il s'intéresse à l'histoire culturelle, plus particulièrement à l'articulation entre les faits culturels et artistiques, le mouvement des idées et les phénomènes sociaux et politiques, ainsi que les représentations qui en dérivent, en somme, au rapport entre acteurs culturels (intellectuels, critiques, artistes) et espace public. A publié notamment « La culture comme négation du fascisme dans la revue Il Baretto (1924-1928) de Piero Gobetti », *Dissidences*, no 9, octobre 2010, p. 72-84.